« ECRIVAIN MISSIONNAIRE OU ARTISTE ECRIVAIN ? » ENTRETIEN CROISE AVEC KANGNI ALEM ET PATRICE NGANANG

Robert Fotsing*

Dans le cadre d'une réflexion plus globale sur la position des écrivains francophones africains actuels comparativement à celle de leurs aînés de la Négritude, j'ai posé quelques questions à certains d'entre eux par courriel au cours du mois d'octobre 2009. Les questions étaient exactement les mêmes. L'écrivain togolais Kangni Alem et le camerounais Patrice Nganang ont bien voulu y répondre.

La décision de publier leurs réponses, ici juxtaposées, vient de ce que ces auteurs me semblent résumer les deux principales positions actuelles : la fidélité à un certain engagement proche des thèses de la Négritude et qui suppose la prise en charge des problèmes de l'Afrique postcoloniale ; la volonté de s'émanciper par une créativité capable de célébrer la liberté de l'écrivain qui désormais n'a plus « ni mission ni nation ». Mais à la base de cette divergence se trouve une gratitude commune à l'égard des pères fondateurs, maîtres à penser qui continuent d'inspirer, pour penser et agir de même ou pour penser autrement.

Comment êtes-vous venu à l'écriture ?

Kangni Alem

Essentiellement grâce à ma découverte de la littérature, d'abord à travers les extraits de textes dans les manuels de cours de Français, puis à travers les œuvres complètes des écrivains eux-mêmes. Il y eut un peu de tout au départ, mes lectures allaient dans tous les sens, sans souci de choisir, seul m'importait le plaisir de la découverte.

* Université de Dschang au Cameroun.

L'effet fut un brouillage permanent chaque fois que je tentais d'écrire, mais cela dit, l'imitation systématique des auteurs que j'aimais m'a permis peu à peu de comprendre ce que signifie écrire : trouver sa respiration intérieure, la travailler et l'éprouver tout le long des œuvres que l'on crée.

Patrice Nganang

Un peu comme tout le monde, par amour et par habitude. Mon père m'a appris à écrire. C'est lui aussi qui m'a remis mes premiers journaux. Il est retraité aujourd'hui, mais il était bibliothécaire et relieur de profession, donc, j'ai grandi dans le respect des livres, et avec la conviction qu'un livre se fabrique, car j'ai toujours vu mon père en confectionner, en réparer, et puis surtout, il m'a enseigné que les livres se respectent. Par exemple, qu'on ne les déchire pas. Tous mes livres avaient des couvertures plastiques de couleur. Il m'a enseigné qu'on ne lit pas avec les mains couvertes d'huile rouge ou de nourriture, qu'on n'écrit pas en mangeant des beignets. Dire qu'aujourd'hui j'écris sur mon ordinateur en mangeant ! Il m'a appris que la lecture, tout comme l'écriture, est donc une ascèse. Voilà de toutes petites choses, qui en fin de compte ont installé les livres plutôt que, disons, le ballon de football, au pinacle de mes rêves, et ont fait de moi un écrivain.

Quel regard portez-vous aujourd'hui sur les écrivains de la Négritude ?

Kangni Alem

Ils furent importants dans ma formation intellectuelle. Je dis souvent en m'amusant que c'est grâce à eux que j'ai appris que j'étais nègre. Je les ai découverts au collège, à un âge où les préoccupations qui m'agitaient n'étaient pas d'ordre négro-identitaire, puisque j'étais un jeune homme préoccupé par la survie dans un pays politiquement fermé, privé de parole par une dictature militaire. Mais j'avoue que lire Césaire, son théâtre politique surtout, m'a permis de trouver des raccourcis entre le mal-être identitaire exprimé par la négritude et le mal-être social. J'en suis venu, par un curieux phénomène de

translation, à me projeter dans l'univers des auteurs de la Négritude. Mais en même temps que je les découvrais, je lisais les critiques formulées à leur encontre par Adotevi, Towa, etc. Il est évident que cela fait réfléchir et prendre position. Mon regard sur eux aujourd'hui est le même qu'hier : ils sont des maîtres à penser, des écrivains talentueux (en dehors de leurs épigones poussifs), mais nous ne sommes pas du même temps.

Patrice Nganang

Ce sont nos grands-parents. Vous savez, nous avons grandi avec Césaire. Je n'ai pas seulement récité des parties du *Cahier* dès l'école primaire, au cours élémentaire, je crois, debout, devant la classe : 'debout et libre !' La fameuse récitation scolaire... Nous avions au lycée aussi trois livres au programme. Mais surtout, j'ai grandi avec Senghor, car la radio émettait à l'époque ses poèmes, lus de sa propre voix, ou alors de celle d'un acteur. Il faut dire que j'ai commencé à lire mes poèmes à la radio, et même à écrire en l'imitant. Voilà au fond pourquoi le premier livre que j'ai acheté avec mon propre argent aux éditions Clé, était la collection des poèmes de Senghor. Bref, la négritude fait partie de mes archives, même si elle ne fait plus partie de mes références.

Auraient-ils pu faire autrement ?

Kangni Alem

Faire autrement ? Ce qu'ils ont fait est immense et s'avérait nécessaire. La Négritude a produit chez l'ex-colonisateur la nécessité de produire un regard moins intempestif, ce n'est pas rien. Encore aujourd'hui, nous pouvons nous y référer pour affronter les résurgences du discours raciste. Se demander s'ils auraient pu faire autrement doit nous induire à penser qu'ils ont échoué ? C'est un échec relatif, à mon sens. L'essentiel de leur victoire est d'ordre philosophique et non politique.

Patrice Nganang

Les temps sont si différents ! Ils se sont battus avec les armes qu'ils avaient. N'oublions pas qu'ils ont grandi durant l'époque la plus sombre de toute l'histoire de l'humanité, entre la première et la deuxième guerre mondiale, au sortir de l'holocauste sur les arméniens et à l'entrée de celui sur les juifs, au cœur le plus noir de la colonisation et du racisme, de l'apartheid, et de tout ce qu'on peut imaginer. Nous sommes plutôt bénis, nous, à y voir de près, nés citoyens, dans un pays indépendant, ayant vécu la libération de Mandela en direct à la télévision, la chute de l'empire communiste, l'élection d'Obama, nous marchons sous le soleil là où Senghor avait à affronter la nuit. Auraient-ils pu faire autrement ? Certainement, certainement. On peut toujours faire autrement. Senghor aurait pu parler un peu plus haut, un peu plus férocement, par exemple, pour ce qui est de la question bamiléké, car il était un gaulliste de la première heure, mais bon, mais bon, il est mort, c'est à nous de le faire. Notons qu'à mon âge, Senghor n'avait publié que deux recueils de poèmes, or j'en ai publié deux moi aussi, en plus de nombreux autres ouvrages, romans, essais, et autres. Mais pourrais-je jamais avoir la force de sa voix ?

En tant qu'écrivain pensez-vous avoir un rôle à jouer face à la déliquescence politique et sociale qui caractérise la plupart des pays d'Afrique noire ? Pourquoi ?

Kangni Alem

Personnellement, la politique ne m'a jamais rebuté, c'est un terrain passionnant et ingrat où la littérature n'a rien à faire. C'est un autre monde, et l'écrivain n'y entre pas en gardant les mêmes postures, puisqu'il y découvre une réalité qui l'oblige à revoir son approche imaginaire du milieu. Seules, peut-être, ses qualités intellectuelles lui sont nécessaires pour interpréter la réalité, les jeux perfides des réseaux et faire ce qu'il peut faire. Il ne faut pas rêver. Citoyen un peu plus admiré que les autres, l'écrivain en politique n'a pas vocation à faire la révolution, il lui faudrait d'autres armes pour cela. Disons simplement qu'il peut poser quelques actes citoyens s'il reste honnête avec lui-

même et ne se laisse pas détruire par les mesquineries spéciales des acteurs en face de lui.

Patrice Nganang

Ce que j'aime le moins c'est perdre du temps, et encore moins, je supporte de voir des gens gaspiller leur intelligence. L'écriture selon moi ne peut pas être gratuite, c'est aussi simple que cela. Ce serait un si grand gaspillage en réalité, et pas seulement de son intelligence, de sa force aussi, et même du papier que l'on utilise pour écrire, sans parler des arbres qui sont découpés pour en produire. Bref, l'écriture gratuite est une injustice. Nous venons de pays où il y a tellement d'histoires à dire, tellement de batailles à mener et tellement d'injustices à rectifier qu'il serait plutôt stupide de gaspiller son énergie, sa voix et nos arbres en plus pour simplement s'amuser, car après tout c'est encore nos pays qui sont le poumon de la terre. Il serait stupide de le faire, car ce serait répéter la bêtise de nos dirigeants qui justement gaspillent nos richesses en s'esclaffant.

Vous vous décririez comme un écrivain missionnaire ou comme un artiste écrivain ?

Kangni Alem

Je revendique le droit à n'avoir de nation et de mission que celles que je m'assigne moi-même. Je suis un intellectuel artiste.

Patrice Nganang

Ça sonnera peut-être un peu pompeux, mais je ne me décris pas, j'écris.

Y a-t-il un aspect de votre travail d'écrivain sur lequel on ne vous interroge pas souvent et dont vous aimeriez parler?

Leia Escola, Campina Grande, v. 10, n. 1, 2010 – ISSN 1518-7144

Kangni Alem

Les mutations insensibles de la vie en Afrique, notamment dans les mœurs et l'imaginaire. Ce sujet revient souvent en filigrane dans mes œuvres, mais je pense que les critiques mettent trop cela sur le compte de fantasmes personnels. Mais de façon générale, je crois que les grilles de lecture des œuvres des auteurs de ma génération sont mal lues, et abusivement interprétées comme des œuvres décrivant une Afrique qui n'existe pas. Vaste débat...

Patrice Nganang

Je pense que le champ de l'écriture s'est renouvelé totalement durant ces derniers dix-quinze ans, bref, l'écriture s'est professionnalisée, et je veux parler de l'écriture africaine. Il n'y a pas seulement de nombreux écrivains qui sont des produits des départements d'écriture créatique. Surtout ceux qui écrivent en anglais ont de plus en plus des agents littéraires, tant ceux qui écrivent en anglais ou en portugais que ceux qui écrivent en français. Il s'est aussi formé une nouvelle génération d'éditeurs, au Cameroun par exemple, issue de l'université, ce qui est unique en Afrique, une nouvelle génération de journalistes très pointus, et de critiques aussi. Il se passe donc des choses subtiles qui changent le paysage de l'écriture. La professionnalisation de l'écriture est quelque chose de fondamental, et je crois qu'il est temps qu'au Cameroun on pense à ouvrir dans nos universités des maitrises option écriture créatique. Nous avons trop longtemps pris l'écriture comme un jeu. Or, c'est une profession.

Merci